

Du gel au dégel : et si l'angoisse annonçait le printemps?¹

Marie-Ange Pongis-Khandjian

L'auteur s'interroge sur les différentes facettes de l'angoisse, concept limite entre le somatique et le psychique, et se questionne sur l'absence manifeste de cet affect chez certains patients. À l'aide d'une vignette clinique, le processus de répression aboutissant à une déliaison psyché-soma, un gel de la vie psychique sera illustré. Angoisse, signal d'alarme, mais peut-être aussi douleur de croissance, indice de dégel et de reprise du fonctionnement libidinal lorsqu'elle commence à se manifester au sein de la relation transféro-contretransférentielle.

L'angoisse, affect fondamental qui nous accompagne du berceau à la tombe, est bien sûr une source de souffrances : elle peut ralentir, aliéner, stériliser, paralyser, détruire même. Il ne s'agit donc pas d'en faire l'apologie mais d'en questionner les facettes hétérogènes, contradictoires mais pas incompatibles. Car, en effet l'angoisse est aussi source vive de créativité, elle peut animer, stimuler, aiguillonner nos réalisations. L'affect, comme la pulsion, est un concept limite, à mi-chemin entre le somatique et le psychique. Les affects qui nous animent - notamment l'angoisse - s'expriment donc simultanément sur deux versants : le versant somatique et le versant psychique, faisant résonner aussi bien notre corps biologique, matériel, tangible, concret, que notre corps érotique, imaginaire, symbolique.

Mais alors, comment se fait-il que chez certains patients l'angoisse ne parait pas se manifester du tout? Elle semble masquée, colmatée par une carapace d'atonie, une sorte de fatigue dépressive, un gel de la vie affective, un manque à être. Par quel verrouillage, me suis-je demandé, l'angoisse manifeste est-elle muselée? L'est-elle au même titre que d'autres affects? Et à quel prix pour l'économie psychique de sujet? Gain? Perte? Est-elle remisée, assignée à domicile, en résidence surveillée - donc réprimée - dans un recoin de la topique psychique? Continue-t-elle, en douce (façon de parler), dans le corps par exemple, un travail (dynamique) de sape? Il ne s'agit pas à proprement parler de somatisations graves mais d'une déconnexion, une déliaison psyché-soma.

Problématique

-
1. Version remaniée du texte d'une conférence présentée dans le cadre du colloque « L'angoisse dans tous ses états », APPQ, Montréal, 6 juin 2003.

Nous savons tous que lorsque la douleur physique est excessive, elle paralyse tout travail psychique, parce qu'elle contraint à un repli narcissique sur les organes douloureux; pourrait-on faire l'hypothèse que face à une douleur psychique trop grande, le sujet se replie de façon comparable? Plutôt que de ressentir ces affects térébrants, il se gèlerait, affectivement et physiquement... L'absence d'angoisse serait-elle donc un symptôme? (une psychanalyste française, Juliette Favez Boutonnier, aurait dit qu'elle avait fait une analyse parce qu'elle n'avait aucune expérience personnelle de l'angoisse. Ce qui ne l'empêcha pas par contre d'en faire le sujet de sa thèse, en 1945...)

Pourrait-on parler de sentiment d'angoisse inconscient, comme on parle de sentiment de culpabilité inconsciente? Et lorsque cette angoisse émerge, qu'elle devient manifeste, consciente, pourquoi, côté thérapeute, dans certains cas, c'est plutôt une sensation de soulagement qui jaillit?

Angoisse signal d'alarme, oui certes, mais peut-être aussi signal de reprise en tant qu'elle nous contraint à explorer des zones obscures évitées jusque là? L'angoisse comme douleur de croissance? Voici quelques unes des interrogations auxquelles mon travail clinique avec certains patients m'a confronté.

D'abord une belle définition par Christian Jeanclaude (qui a écrit un volume sur l'angoisse): « L'angoisse est une peur enkystée, *un abcès de peur qui dure depuis un passé qui semble oublié* (la petite enfance), et que le temps ne guérit en aucune manière. » Dans le mot « enkystée » j'ai retrouvé cette idée de « gel » qui serait à la fois le processus et le résultat final du muselage, de la répression.

Puis, une hypothèse de Christophe Dejours, psychanalyste qui travaille depuis plusieurs années sur les liens entre corps biologique et corps érotique, à laquelle j'adhère profondément, qui a pour point de départ ce que Freud écrivait en 1923 dans *Le moi et le ça*, « Le moi est avant tout corporel » et qui me servira de toile de fond à ma réflexion :

[...] l'activité de penser ne se situerait pas dans le seul cerveau mais passerait par le corps tout entier. Elle impliquerait pour corrélat qu'il n'y a pas lieu de maintenir l'opposition entre maladies de l'esprit et maladies du corps. [...] toute maladie serait simultanément mentale et somatique. [...] Il n'y a donc pas de maladies psychosomatiques ni de malades psychosomatiques. [...] c'est] l'approche clinique et théorique qui l'est.

Autrement dit, et avec mes mots à moi, « corps biologique et corps psychique même combat »!

Enfin un passage d'*Océan mer* d'Alessandro Barrico qui m'a paru illustrer les origines discrètes de cette abrasion d'expression dont il sera question dans ma présentation

« L'homme [...] continue à fixer la mer. Silence. De temps en temps il trempe le pinceau dans une tasse de cuivre et trace sur la toile quelques traits légers. Les soies du pinceau laissent derrière elles l'ombre d'une ombre très pâle que le vent sèche aussitôt en ramenant la blancheur d'avant. De l'eau. Dans la tasse il n'y a que de l'eau. Et sur la toile rien. Rien qui se puisse voir. »

Rien qui se puisse voir certes, mais l'eau qui est dans la tasse n'est pas n'importe quelle eau, c'est de l'eau de mer, salée, corrosive qui laisse, en séchant, une imperceptible pellicule minérale... Mais au fil des jours, des semaines, des années, des larmes et des coups de soleil, une croûte de sel, mince mais coriace peut se former. Carapace secrétée de l'intérieur en réponse aux traumatismes cumulatifs infligés par la vie quotidienne, sorte de faux-self qui engonce et freine toute spontanéité?

Vignette clinique : Marie-Sol

C'est donc sous cette apparence très lisse, très contenue et en contrôle que Marie-Sol consulte, il y a cinq ans. Une analyse, à trois fois semaines, est en cours depuis bientôt trois ans.

La cinquantaine, menue, habillée avec recherche mais dans des couleurs ternes, elle me fait penser, lors du premier entretien, à un elfe, un lutin, donc à un être pas très ... sexué. Elle voudrait, dit-elle « s'offrir une psychanalyse » pour préparer sa retraite, savoir ce qu'elle aura le goût de faire. Mais pour cela elle aurait d'abord besoin de savoir qui elle est, ce qu'elle aime. Son problème, dira-t-elle, c'est qu'elle analyse tout dans sa tête mais elle a de la difficulté à raccorder avec le corps. Elle ne ressent ni la faim, ni la fatigue, elle « harnache ses pulsions » dit-elle (il lui faudra bien sûr beaucoup de temps pour oser évoquer la sexualité autrement que par ces termes policés). Elle fige littéralement devant un conflit ou une émotion forte, se sent gelée, incapable d'exprimer la moindre animosité, et réalise qu'elle fonctionne au ralenti alors que ses exigences ne tolèrent rien de moins que la perfection, aussi bien pour elle que pour son mari et ses enfants. Elle même se perçoit comme incolore, inodore, sans saveur, vide, ennuyante et toujours dans l'ombre de quelqu'un de brillant. Elle travaille, avec acharnement, depuis de nombreuses années mais ressent sa réussite professionnelle (tout à fait réelle) comme une imposture, un coup de chance dans le meilleur des cas.

Invitée à me parler d'elle, elle me décrira « une famille idéale », une petite fille parfaite. Une enfance heureuse donc, dont reste ce surnom ensoleillé mais qui contraste cependant avec ce qu'elle me donne à entrevoir de façon fugace : une petite fille qui s'ennuie, se berce beaucoup toute seule, se cache sous les tables et derrière les fauteuils pour rêver. Puis une adolescence sans vagues ni grands problèmes, mais sur un fond de tristesse et de solitude, « game » cependant de relever les défis qu'elle pensait que les autres lui présentaient (les camps d'été, les voyages à l'étranger). Elle est la cinquième d'une fratrie de sept enfants, un frère aîné est en institution psychiatrique depuis très longtemps (elle

devait avoir 10-11 ans quand il a basculé dans la maladie mentale grave). Des parents parfaits, beaux, riches, intelligents. À table on lisait à haute voix des textes classiques (comme dans les couvents... ai-je pensé), on récitait les tables de multiplication. Marie-Sol essayait vainement d'être à la hauteur des aînés. La mère, son modèle de perfection, celui auquel elle a toujours vainement essayé de se conformer. Une femme de devoir, occupée, talentueuse sur le plan artistique, admirée par tout le monde, mais qu'il me semble percevoir, à travers les dires de Marie-Sol, comme distante, perfectionniste. Le père, plus chaleureux mais travaillant beaucoup et laissant à son épouse les grandes décisions familiales.

Une zone plus chaude dans cet univers si tempéré et feutré en apparence... la nounou N, celle qui l'a élevée jusqu'à l'âge de douze ans, dont elle s'est sentie inconditionnellement aimée et sous le lit de laquelle elle allait se réfugier quand elle craignait de se faire gronder. Un sanglot, vite retenu, la secoue lorsqu'elle murmure que N est morte pendant qu'elle-même était en voyage. Morte aussi, pendant un voyage, son amie A. qui l'encourageait à être elle-même et qui aurait voulu faire un long voyage avec elle.

Les symptômes dont se « plaignait » Marie-Sol (le terme se plaindre est encore trop fort) n'étaient pas essentiellement de type dépressif. Son langage riche, nuancé, imagé, n'avait pas les modulations rythmiques lentes de la dépression. Il s'agissait plutôt d'une inhibition généralisée du ressenti et de l'expression des affects - une absence manifeste de désir, d'agressivité - une sorte de surdité corporelle, une disjonction psyché-soma dont le résultat était une difficulté à ressentir des émotions, à faire des choix, à se laisser aller dans l'intimité et le plaisir, « Je gèle, je fais le vide, je fige, je ne m'habite pas complètement. Je ne sais pas jouer, je prend tout au sérieux. Je voudrais sentir les choses » dira Marie-Sol. Loin d'en attribuer la responsabilité à l'extérieur, à l'entourage, elle estime qu'elle seule est à blâmer (et elle ne s'en privera pas). Et à travers tout ça pas de traces perceptibles d'angoisse.

Rappelons-nous que pour Freud l'affect n'est pas un représentant pulsionnel semblable aux autres : il ne renseigne pas tant le sujet sur les contenus pulsionnels eux-mêmes - comme les représentations de choses ou de mots - que sur la manière dont il est affecté par une exigence pulsionnelle. L'affect auto-informe le moi de la manière dont celui-ci est affecté, ébranlé par ce qui se déroule en son sein ou à ses frontières. Mais que se passe-t-il, me suis-je demandé, quand le moi ne fait plus confiance en ses propres perceptions?

Dans *Malaise dans la civilisation* (1930) Freud décrit l'angoisse comme « une monnaie d'échange entre les affects » et écrit : « En ce qui concerne l'angoisse, nous constatons qu'elle offre par rapport au conscient les mêmes variations extraordinaires que la culpabilité. De toutes façons elle se cache derrière tous les symptômes, mais tantôt elle accapare bruyamment le champ entier de la conscience, tantôt elle se dissimule si parfaitement que nous sommes obligés de parler d'une angoisse inconsciente- ou bien d'une possibilité d'angoisse [...] étant donné que l'angoisse n'est tout d'abord qu'une sensation. ». (p. 95)

Je me suis demandée devant cette description de paysage intérieur écrasé par des idéaux du moi, cette sorte de carapace « bon chic, bon genre » à l'allure de faux self, fait d'obéissance, de « dos droit pour traverser la vie » et de « faire ce que doit » (injonctions attribuées à la mère et que Marie-Sol ne remettra nullement en cause pendant très longtemps) si l'analyse, arriverait à laisser émerger son vrai self. Je visualisais celui-ci comme une pousse de printemps, prise dans une gangue de terre (ou de sel pour reprendre l'image d'Alessandro Barrico). Une petite plante délicate, vulnérable au gel, aux mots maladroits, aux interprétations intempestives, aux transplantations (les voyages) mais que je me surprénais à imaginer pleine de potentialités et de promesses libidinales.

Il a fallu plus d'un an d'hésitations, de réflexions, de doutes, un passage graduel du face à face, au divan à une puis deux puis trois séances par semaine pour que Marie-Sol se décide de « s'offrir une analyse ». Être ou ne pas être en analyse, là semblait être la question. L'enjeu était d'être vraiment sûre qu'il s'agissait de son désir à elle et pas du mien, qu'elle s'embarquait en analyse pour elle et pas pour me faire plaisir, elle qui jusqu'à présent essayait de faire plaisir à tout le monde mais plus particulièrement à sa mère (le besoin de se délimiter par rapport aux désirs de cette mère donc des miens était criant). Sa peur était de ne dire que des banalités, d'être ennuyeuse pour moi. Elle avait lu *Une saison chez Lacan*, de Pierre Rey, quelques trucs de Françoise Dolto, « Ils ne m'auraient sûrement pas pris en analyse, eux, je ne suis ni Pierre Rey ni Françoise Giroux »... Je lui répondis « Et moi je ne suis ni Lacan ni Dolto... » (elle m'angoissait avec sa manie de mettre la barre si haute! S'agissait-il d'une identification projective - mettait-elle en moi l'angoisse qu'elle même n'était pas capable d'éprouver? - ou des réminiscences infantiles qui m'appartenaient en propre? La délimitation des territoires identitaires de chacune semblait être une question centrale...)

« Pourquoi ai-je harnaché mes pulsions » était l'interrogation harcelante que se posait et me posait Marie-Sol. Comment Marie-Sol s'était-elle figée en Marie-Gel me questionnais-je. Une répression plus qu'énergique me semblait être à l'œuvre depuis longtemps.

Dans ses premiers travaux Freud n'isole pas vraiment la répression du refoulement. Dans *Les Études sur l'hystérie* par exemple il considère la première comme une sorte de premier degré de la seconde. Indiquée en 1915 dans son article sur le refoulement dans *Métapsychologie*, ce n'est qu'en 1926, dans *Inhibition, symptôme et angoisse* qu'il précisera la distinction entre les deux mécanismes, en parlant du destin des pulsions : la représentation est refoulée alors que l'affect est réprimé.

Dès les années 50, les psychosomaticiens (Marty, Fain) se sont intéressés à la répression et aux carences du préconscient. Ils font l'hypothèse que lorsque les pulsions sexuelles et agressives deviennent trop intenses, n'ayant pas la ressource de les exprimer psychiquement, les patients somatiques les répriment et dérivent l'énergie réprimée par la voie musculaire. Des expressions telles que « inhibition, blocage, combat » apparaissent comme des équivalents de la répression. Pour les psychosomaticiens cependant la répression serait « le

refoulement du pauvre », un processus de deuxième ordre (étiquette qui ne me semblait pas correspondre à la qualité de fonctionnement psychique de Marie-Sol).

Ce n'est que dans les années 90 que Catherine Parat donne à la répression un statut de concept. Elle situe le travail de la répression au niveau du Moi conscient; il viserait à effacer l'affect et à maintenir la représentation neutralisée au niveau préconscient. Ce travail se ferait en deux temps : d'abord une mise à l'écart volontaire et délibérée des représentations conscientes et préconscientes visant à « désarticuler » affects et représentations. Une fois que cette désarticulation est effectuée, la représentation est ressentie comme neutre et peut accéder à nouveau à la conscience.

C'est à partir du réchauffement de la planète Transfert que j'ai pu me représenter peu à peu comment celle de Marie-Sol avait vécu les alternances climatiques affectives.

Les reconstructions historiques dans le sens de l'Histoire (avec un grand H) sont hypothétiques et sujettes à caution mais, pendant la cure, la construction de l'histoire (avec un petit h), la fable de sa propre vie, est un long travail d'anamnèse (mot qui veut dire mémoire en grec), de revisite des traces, en même temps que de changement d'éclairage des scènes remémorées.

Avant même de me rencontrer, mon prénom avait fait imaginer à Marie-Sol une femme haïtienne, ronde, confortable. Elle rajouta laconique « Vous n'êtes pas noire »... Le transfert allait-il m'assigner à la place de la nounou? (je dois vous avouer que j'aurais bien aimé ça!). Pendant une longue période, occupée qu'elle était de me plaire en étant une « bonne » patiente intéressante, de me ménager, Marie-Sol se perdait de vue, ne s'écoutait pas. Mais buttant à la neutralité du cadre, à l'écoute silencieuse (le « silence cruel » mais sans agressivité comme en parle Laurence Kahn) elle me vivra comme froide, distante, frustrante (ce qu'au début elle ne le formulera qu'avec beaucoup de précautions). C'est la mère qui peu à peu prenait corps. Présente certes mais distante, bien pensante, peu sensible aux signaux émotionnels.

Pendant la première année de notre travail commun, Marie-Sol commença par rêver beaucoup, se bercer, se parler, faisant comme si ma présence-absente ne lui faisait rien. « Je me suis toujours débrouillée toute seule à m'occuper de mes petites affaires sans faire de vagues ». Ces termes évoquaient pour moi des processus auto-érotiques mais elle devait me confier bien plus tard, avec un sentiment d'être anormale, qu'elle ne s'était jamais autorisée ces plaisirs là. Il s'agissait plutôt de prendre sa place en ne prenant pas de place, se rendre invisible, inaudible, à la limite immatérielle.

« Je voudrais être lumière, soleil, chaleur, caresse... Alors que je suis, glaçon, brouillard, raideur... »

Des images douloureuses exprimaient ce mal-être : porter des chaussures trop grandes pour elle, ne pas habiter ni son corps, ni sa vie mais la traverser comme une zombie, être du Jelo (Gel-eau?).

Marie-Sol avait-t-elle été autonome trop tôt? Un « nourrisson savant » Ferenczien? Une enfant-thérapeute? Une enfant-soleil, face à une mère déprimée et gelée, pour se déprimer et se geler elle-même dans un deuxième temps?

Dans son fameux texte de « La mère morte » André Green évoque l'angoisse blanche, le deuil blanc traduisant pour lui une perte au niveau narcissique et aboutissant secondairement à la dépression. Il rattache cette angoisse blanche à ce qu'il appelle la clinique du vide ou la clinique du négatif. Elle serait le résultat d'un désinvestissement massif, radical et temporaire de l'objet primaire maternel qui laisserait des traces dans l'inconscient sous la forme de « trous psychiques ». La mère, pour une raison ou pour une autre, se serait déprimée et son intérêt pour l'enfant aurait diminué. Ce désinvestissement est vécu par l'enfant comme une catastrophe qu'il interprète comme la conséquence de ses propres manquements. Il pourrait s'identifier soit au fonctionnement dépressif de la mère soit à l'objet perdu du deuil de la mère. La question centrale, du point de vue du processus de subjectivation, sera de savoir à partir de quand l'enfant devient-il capable de se déprimer en son nom propre et pas seulement en miroir de la dépression maternelle.

Dans les formes extrêmes de traumatismes précoces on peut aboutir à une psychose, une problématique narcissique, un état limite. Le clivage est alors le mécanisme de défense et le mode de structuration par excellence. Les angoisses sont extrêmes, sans fin, sans limites et sans issue, de type morcellement, agonies primitives etc.

Différents auteurs s'y sont penché : Les psychosomaticiens avec l'école de Paris (Marty, Fain, De M'Uzan), l'école de Boston avec Sifnéos qui fait appel au concept d'alexithymie désignant le fait que le sujet manque de mots pour nommer ses états affectifs, ou (s'il peut les nommer) le fait qu'il n'arrive pas à les distinguer les uns des autres. Pour Joyce Macdougall qui a beaucoup travaillé sur les relations psyché-soma, l'infans, avant la parole est forcément alexithymique. Dans la petite enfance, les messages envoyés par le corps à la psyché, ou inversement, s'inscrivent psychiquement, sans représentations de mot. Elle avance l'idée que le corps réagit à une menace psychologique comme si elle était d'ordre physiologique, donc issue d'un clivage entre psyché et soma. Elle distingue donc les messages qui émanent de l'image du corps dans son association au langage et les messages qui proviennent de la confusion préverbale des perceptions du soma. Dans *Théâtre du corps* Macdougall parle de la dissociation entre la représentation du mot et la représentation de la chose qui se fait lors de situations banales dans le monde extérieur mais chargées de douleur mentale pour le sujet. Les signaux de l'angoisse deviennent l'équivalent d'une représentation de chose, coupée de la représentation de mot qui donnerait sens à l'expérience. Aux 3 destins de l'affect inaccessible au conscient décrit par Freud (conversion en symptômes hystériques, déplacement sur des

représentations de qualité différentes et transformation en angoisse), Macdougal tente d'ajouter un 4^e destin où l'affect forclos serait étranglé, gelé et la représentation verbale qui le connote pulvérisée, comme si elle n'avait jamais eu accès au sujet. René Roussillon fait l'hypothèse d'un clivage de la subjectivité du sujet entre une partie représentée et une partie non représentable. Il évoque les alliances pathologiques, les contrats narcissiques qui se nouent avec l'objet et qui peuvent être considérés comme la base des organisations dites en « faux selfs » par Winnicott.

Un évènement marquant a pu être repéré dans l'enfance de Marie-Sol. Lorsqu'elle avait environ quatre ans, sa mère a fait une fausse couche et a dû être hospitalisée. Marie-Sol se voit, toute petite, derrière les vitres du salon regardant l'ambulance partir et emporter sa mère. Elle se souvient du brouhaha dans la maison, les sirènes de l'ambulance au dehors. En elle, je cite « une sensation de déchirure puis plus rien... un grand vide ». Je rajoutai « Et pas un adulte près de cette petite fille là pour mettre des mots sur cette douleur ».

L'espace physique du bureau fut le premier à être investi. Il devient une aire transitionnelle, ni tout à fait à moi, ni tout à fait à elle, mais où elle pouvait se permettre de redéployer sa sensorialité, de re-sentir les choses, comme elle disait. Sur le divan, comme sous le lit de sa nounou, elle a exploré (tâté) des yeux les objets du bureau, sondé les bruits de la rue au dehors, de la salle d'attente au dedans, ceux de son corps et du mien, ressenti les variations de température sur sa peau lorsque le soleil l'atteignait ou non.

Le thérapeute prête son appareil à penser, certes, mais sans doute aussi son appareil à sentir, son corps symbolique. Un holding et un handling bien dosé, à la fois excitant et pare-excitant pour le patient, pourrait réhabiliter, rappatrier, la sensorialité réprimée. J'étais très sensible aux timides verbalisations de Marie-Sol concernant ses perceptions corporelles (mal de dos, sensations de chaleur dans le plexus, les jambes). Dans « Des mots qui touchent » Danièle Quinodoz écrit « Dites tout ce qui vous vient... » (sous-entendant à l'esprit, au cœur, au corps) : nommer les sensations, qualifier les affects par le langage, c'est établir des passerelles entre le corps et la psyché, entre le sensoriel et le pulsionnel... Il s'agit certes, comme dans le texte d'Alessandro Barrico, d'un « Rien qui se puisse voir » mais séance après séance, le harnais se faisait un peu moins serré. Le jour où Marie-Sol se permit de prendre un des coussins du divan pour le mettre sous ses genoux je pensai « Elle s'installe sur le divan et dans son corps » et soulignai « C'est plus confortable comme ça... » (je me surprénais aussi à mieux m'installer dans mon fauteuil).

À partir de borborygmes qui m'appartenaient Marie-Sol s'est autorisée à se demander à haute voix si j'avais faim et devant mes « mmm » à la fois évasisifs et interrogatifs, l'encourageant à continuer, elle imaginait différentes réponses possibles. Ses tâtonnements dans une intimité partagée me faisaient penser à la période d'hésitation dans le jeu de la spatule de Winnicott. En fait s'agissait-il d'un « apprentissage » de l'intimité ou plutôt « apprendre » à ne plus l'éviter cette intimité tant redoutée?

Alors que Virginia Woolf écrivait sur l'importance d'avoir « Une chambre à soi » (*A room of one's own*), il me semblait que Marie-Sol et moi tentions de faire de la place à « Un moi à soi » ou « un soi à soi » (*A Self of one's own*).

Lorsque, timidement, elle eut des mouvements de rapprochement furtifs, ce fut presque « incognito », à son insu, pour s'éloigner aussitôt éperdument, affolée de son audace comme un écureuil rétif ou un petit poisson.

Je me disais intérieurement que j'avais à cultiver la patience, non seulement dans le sens classique du terme, mais à être « pas-sciente » - dans le sens de « non connaissante » - pour pouvoir laisser place à l'étonnement, à la découverte commune.

Quand Marie-Sol avait consulté, elle souhaitait, de façon manifeste, faire une sorte de bilan du mitan de sa vie, composer avec des difficultés à intégrer des mouvements intérieurs, des aspects de soi et de l'autre contradictoires. À un niveau moins conscient, elle avait sans doute peur de l'effondrement après la retraite. Effondrement qu'elle avait déjà vécu dans la quarantaine (nommé par elle « burn-out »), ainsi que dans la vingtaine, et, sans doute, nous le découvrirons en cours d'analyse, bien avant ça, lors de l'hospitalisation de sa mère.

Après n'avoir pas été choisie pour un poste prestigieux et dans un climat de restructuration totale de son cadre de travail Marie-Sol décida de prendre sa retraite. Mais là encore, une longue période d'ambivalence, de doutes, d'avancées et de recul. Elle avait eu jusque là une relation quasi addictive au travail, probablement, entre autre, dans le but inconscient de ne pas laisser d'espace à la détente ou au plaisir. Être constamment tendue vers l'activité, le faire, pour ne pas être et ressentir? La retraite signifiait un sevrage brusque de ce type de fonctionnement et elle le redoutait. « J'ai besoin d'un cadre, d'un horaire, pour bien fonctionner, quand ça manque, je redeviens du Jelo » constatait-elle. Mais au fur et à mesure que la cure progressait, que le désinvestissement protecteur cédait du terrain, réchauffement, rapprochement et angoisse, semblaient cependant avancer de front.

En me demandant ce qui pourrait le mieux illustrer le progressif dégel de Marie-Sol et ceci de façon brève vu le temps limité de cette présentation, trois rêves m'ont paru illustrer comment se dépliait, se défripait « son petit moi » (selon ses propres mots), moi j'aurais le goût de dire « son petit self ».

- 1^{er} rêve fait à deux reprises avant notre rencontre mais raconté lors du premier entretien et qui illustre le sentiment d'abrasion qui se dégageait d'elle :

« Je conduis les yeux fermés et je ne suis pas capable de les ouvrir. J'ai rêvé de ça une deuxième fois mais en plus c'était le brouillard le plus total, la police m'arrête. Je vois le brouillard, donc j'ai les yeux ouverts mais je ne vois rien.»

Quelques séances plus tard Marie-Sol dira qu'elle voudrait mettre l'accent plus sur l'être que sur le paraître. En relisant des notes prises à cette époque je remarquerai que j'avais écrit « parêtre ». Inconsciemment j'avais probablement

capté qu'elle ne me parlait pas tant de « paraître » dans le sens habituel d'apparence, d'image mais d'un « pare-être » de protection - dans le sens de pare-feu, de pare-excitation - qu'elle avait érigé. Je ne l'ai cependant « conscientisé » que bien après coup.

- 2^e rêve fait en deux temps, pendant la première année de la cure (octobre 2000) :

Premier temps :

« Il fallait que j'aille quelque part. C'est compliqué. Je trouve un arrêt de bus. Arrive un type à vélo. Je l'ai senti menaçant. Mon premier réflexe, lui sauter dessus et le prendre par les couilles. Je l'ai désarmé. J'étais moi-même étonnée dans le rêve de le saisir par les couilles en disant « C'est pas toi qui va me faire peur, c'est moi qui vais te mettre à ta place » comme s'il fallait passer à l'acte pour retourner la peur. Le danger disparaissait. » elle enchaîne tout de suite « Il y a une autre image qui me vient... c'est effrayant »

Deuxième temps :

« J'arrive dans une salle de bains, je vais m'asseoir sur les toilettes. Ma mère est là, comme dans une cuve, un bac fermé, seule la tête est visible, penchée, comme malade, appuyée sur le rebord. Je dis « je m'excuse, mais j'ai besoin d'aller aux toilettes ».

Marie-Sol trouvera épouvantable d'oser, sur la pointe des pensées, imaginer que sa mère... peut-être... la faisait un peu... chier et qu'elle, elle se permettait de soulager ses propres besoins. Un peu plus tard dans la séance elle rajoutera plus combative « Quand je n'aurais plus besoin de vous, je vais vous mettre dans le bac ». Commencerait-elle à me montrer qu'elle avait des couilles? Ces organes appartenaient-ils à sa mère? À moi?

- 3^e rêve fait il y a quelques mois et précédé par une longue période d'exploration en séance des besoins primaires du corps (manger, uriner, déféquer), de la sexualité et de rapprochement d'avec son mari :

« Je devais partir en voyage avec mon mari. Je me dépêchais de rentrer à la maison, il y a un pont avec des travaux. Je m'engage dans une voie barrée. Il y a des boîtes de dynamite. Je prends une voie d'évitement et j'arrive à la maison. Les valises de mon mari sont prêtes. Pas les miennes. Je me dis que je n'y arriverai jamais. Je réalise que j'ai 47 ans et que je suis enceinte de 7 mois. Après avoir élevé ma famille... Ça ne se fait pas! »

Avec les couilles, la dynamite et la grossesse, Marie-Sol émergeait du brouillard pour se retrouver plongée dans l'angoisse du dégel pulsionnel. Comme dans le vieux film « Bébert et l'omnibus » (Si j'avions su, j'aurions pas venu...) elle s'écriait parfois « Si j'avais su que ça faisait si mal, je serais restée gelée »

Ce qui pour elle avait été un processus de défense - donc aussi un processus d'adaptation, une mesure de survie psychique - et non une structure pathologique narcissique, ce processus de défense donc perdait de sa rigidité.

Parfois elle se plaignait de la lenteur de ce dégel mais s'affolait le plus souvent en ressentant ces « mauvais sentiments » qu'elle avait si longtemps muselé : la jalousie ou l'agressivité envers mes autres patients qu'elle croisait, l'irritation, la rage, la colère, la rancune envers sa mère et moi qui la laissions seule dans sa détresse. Affolant aussi le réchauffement transférentiel qui lui faisait souhaiter à travers des rêves troublants que je l'initie à la sensualité.

Aussi parlants que les trois rêves : il y a quelques mois deux acting... mais pas du côté où l'on s'y attendrait... deux actings ... côté fauteuil.

Après une séance où Marie-Sol a décliné sous tous les angles possibles, le fait qu'elle n'avait pas envie de venir aujourd'hui, qu'elle serait bien restée chez elle, qu'elle se demandait ce qu'elle faisait là, je signale la fin de la séance... 5 minutes trop tôt.

Quelques mois (8) plus tard, elle parle de sa crainte de représailles de ma part face à l'émergence (toute timide et relative) de ses manifestations d'agressivité à mon égard. Me dire "des choses pas fines" étant pour elle se permettre de se plaindre de mes silences, de mon respect rigide du cadre. Elle m'idéalise « Vous êtes un pur esprit, vous n'avez pas de corps. J'ai de la misère à vous imaginer sexualisée. Comme par rapport à mes parents. Comme eux, vous ne pouvez pas vous tromper »

C'est dans ce contexte qu'elle arrive un jour à sa séance avec un quart d'heure de retard (il faisait -30°, sa voiture ne démarrait pas, elle a pris le bus). Moment de stupeur partagée quand je suspends la séance, cette fois... un quart d'heure trop tôt. Elle s'en rend compte la première, se recouche, me dit que « avant j'aurais été sûre que c'était moi qui me trompais ou je n'aurais rien dit ». Elle repart comme de si rien n'était dans ses associations puis se tait... « C'est difficile de retrouver le fil » Elle évoque alors la guerre contre l'Iraq qui lui fait peur. « Il y a peut-être de quoi se sentir en guerre contre moi qui ai failli vous voler un quart d'heure de votre séance... » Marie-Sol commence par se désigner comme seule responsable de cette erreur. C'est parce qu'elle est ennuyée, qu'elle ne sait pas capter mon attention, j'ai de bonnes raisons de vouloir être ailleurs et d'avoir écourté la séance.

Il en a sans doute été ainsi toute sa vie. Au moindre manquement de l'objet, elle s'en rendait responsable. Prête à tout endosser pour ne pas perdre l'autre? Transformation de la passivité douloureuse en activité un peu plus supportable?

Je me suis avancée contre-transférentiellement « Notre inconscient nous joue des tours parfois... On peut imaginer que je vous en ai peut-être voulu d'être en retard et qu'inconsciemment je vous ai rendu la monnaie de votre pièce... » (j'ai gardé pour moi la pensée qu'elle me privait ainsi du plaisir de travailler avec elle et qu'à mon tour je perpétuais la privation, comme elle même l'avait peut-être fait, enfant).

Marie-Sol est suffoquée « Vous pourriez m'en vouloir?... Mais alors... vous n'êtes pas parfaite?... Vous avez des défauts?... Mais alors... ma mère aussi n'était pas parfaite?... Peut-être qu'elle aussi m'en a voulu pour des choses?... Et moi qui voulais tant être comme elle... parfaite...».

Il s'agissait d'un mouvement important dans la cure : Être un petit puis un grand volcan, tourner comme un lion en cage dans le bureau en rugissant, faire tomber tous les livres de ma bibliothèque, me rentrer dedans, quitter sa séance avant la fin (pour éviter les catastrophes précédentes?), voici un échantillon de ce à quoi nous étions confrontées. « Petit volcan deviendra grand si Dieu lui prête vie » pensai-je.

Il s'agissait à ce moment de pouvoir s'adresser à la fois à la partie « gelée » et à la partie « chaude » de Marie-Sol, essayer de jouer à « Froid, tiède, ça brûle » - un peu comme Danièle Quinodoz lorsqu'elle s'adresse à la fois à la partie folle et à la partie pas folle des patients dont elle parle dans *Les mots qui touchent*.

Contrainte qu'elle était de n'éprouver que des « bons » sentiments, une répression d'une vigilance sans faille avait permis, me semble-t-il, à Marie-Sol d'inhiber ses fonctions du moi, de désavouer ce qu'elle sentait, percevait, pensait. Tentative d'établir une forme de stabilité à dépense réduite dans laquelle elle aurait inconsciemment souhaité m'engluier aussi. Ça évoquait pour moi les trois statuette de singes se bouchant les yeux, la bouche et les oreilles (*See no evil, hear no evil, say no evil*) « je ne vois rien, je ne dis rien, je n'entends rien » débouchant sur un « je ne sens rien et comme ça je n'ai pas mal ». Dans le but probablement de ne pas ressentir l'angoisse? L'angoisse de perdre l'amour, la reconnaissance de l'objet d'amour. Obéir aveuglément aux insatiables exigences de son idéal du moi et du sien propre pour ne pas risquer de se sentir abandonnée.

Au colloque de Genève en 1994 André Green a qualifié la répression de « surdité répressive du psychique » équivalente à la forclusion. Les 3 statuette des singes peuvent être comprises aussi dans le sens « auto »: ne pas se voir, se toucher, ne pas se sentir ni s'entendre, ne pas se goûter. Donner du plaisir à son corps, en se nourrissant, en se masturbant, c'est se rendre autonome d'une relation de dépendance à l'objet primaire, la mère. Mais encore faut-il que cette dernière tolère cette autonomie et ne la voie pas comme une attaque. L'interdit de masturbation a pour effet d'enchaîner l'enfant au corps de la mère.

Chez Marie-Sol, la levée de la répression, de l'inhibition, se faisait par un timide lancer de tentacules du moi à la fois vers l'extérieur, vers l'autre et vers l'intérieur, vers soi pour s'approprier soi-même. Mais lorsque la répression lâche du lest, peut-on parler d'un « Retour du réprimé » comme on le fait pour le retour du refoulé? Et comment les choses se passent-elles mal, me suis je demandé, lorsque l'enfant sans avoir eu à faire face à des traumatismes cataclysmiques a cependant été confronté à de multiples minis traumatismes cumulatifs? Ce que Françoise Giroux, évoquant les expériences difficiles de son enfance dans « Arthur ou le bonheur de vivre » évoque par cette phrase : « Tout

cela ne fait pas une enfant martyre, assurément. Mais cela vous met de la corne à la place du cœur »

Stern dans *Le monde Interpersonnel du nourrisson* écrit « L'interaffectivité (le partage des états affectifs) est surtout exprimée par [...] la « réponse en miroir » des parents et les « réactions d'empathie. » Les enchaînements et les comportements réciproques qui constituent les dialogues sociaux au cours des premiers mois de la vie va au-delà d'une simple imitation : c'est ce que Stern a nommé l'accordage affectif. Les différentes formes et modalités de la sensorialité humaine sont en jeu dans ces accordages et lorsque ils sont « réussis », rien de se passe de spécial côté bébé, son activité continue comme si de rien n'était. Par contre lorsque l'accordage est manqué, le bébé réagit comme pour dire « Que se passe-t-il? ». Un exemple de ce ratage d'accordage est la procédure du « visage impassible » : on demande au père ou à la mère de prendre un visage impassible et sans expression au cours d'une interaction avec le bébé. Celui-ci, dès l'âge de 3 mois, est légèrement perturbé et réagit par un retrait social, qui alterne avec des tentatives pour recapter l'attention du partenaire impassible.

On peut imaginer l'inconfort grandissant d'un bébé confronté souvent au visage impassible d'une mère plongée dans son monde intérieur donc absente à lui. Il me semble aussi qu'on peut faire un parallèle (toutes proportions gardées) avec la réaction d'un enfant séparé de sa mère : cris, pleurs, révolte, puis découragement, retrait, dépression. On peut aussi imaginer un processus de deuil similaire se déroulant en présence d'une mère-absente.

Pour Christophe Dejours, il n'y a pas de continuité ni de véritable articulation entre biologie et subjectivité, il faut, au contraire d'abord reconnaître une rupture. Cependant des liens entre les fonctions physiologiques et l'économie pulsionnelle existent, mais leur forme ne serait jamais définitive, ils seraient à reconstruire et à confirmer par chaque sujet tout au long de sa vie (Boris Cyrulnik lui, a cette formule humoristique que j'aime beaucoup pour son contenu d'espoir et d'optimisme « Tout se joue jusqu'à 120 ans »).

Entre corps biologique et corps érotique existerait un rapport d'engendrement : le deuxième relèverait de l'acquis. Il serait progressivement construit en se décollant du corps biologique qui relève lui de l'inné. Dejours donne à ce processus le nom de « subversion libidinale des fonctions biologiques au profit de l'économie érotique ». Il souligne comment le développement du corps érotique de l'enfant est le résultat d'un dialogue, d'un jeu autour du corps biologique et de ses fonctions qui prend appui sur les soins corporels prodigués par les parents.

Dans ce dialogue entre partenaires, le fonctionnement psychique de la mère, (et du père) son histoire, sa névrose infantile, ses fantasmes, son rapport à son propre corps et à sa sexualité vont inscrire dans la chair de l'enfant les marques de son inconscient à elle.

Jouer avec le corps et ses fonctions suppose la liberté psychique et expressive des parents; or quand la capacité parentale de jouer est entravée - parce qu'ils sont trop froids, insensibles ou trop excitables, trop angoissés - le corps de

l'enfant en est marqué par une limitation de l'expression des différents registres affectifs et érotiques.

La mère de Marie-Sol n'avait pas été une mère plus mauvaise qu'une autre. Elle avait probablement été une mère présente mais distante, en proie avec sa détresse intérieure, à la fois là et pas là, au discours peu affectif, à la sensualité retenue, érotisant à minima le corps de son enfant (et le sien propre), réprimant discrètement, mais de façon répétée, chez elle comme chez lui, effusions, expressions, mais surinvestissant le fonctionnement cognitif, faisant de l'esprit et de la pensée la seule zone érogène acceptable, finissant ainsi par freiner la spontanéité du corps et des affects. Une mère malentendante (pour ne pas dire sourde!) aux demandes affectives et psychiques mais peut-être aussi aux demandes corporelles. Une séduction maternelle insuffisante (Laplanche) interprétée par la toute puissance infantile comme la signature de sa propre « mauvaiseté ».

Pour survivre psychologiquement à ces minis expériences traumatiques cumulatives, ces multiples échecs d'accordages affectifs, un travail du négatif se déploierait, l'enfant se retirerait et se couperait de sa subjectivité. La construction du corps érogène serait freinée par un amortissement, un engourdissement psychique et corporel qui irait du « harnais » à la « couche de corne » et enfin à la sécrétion de la « carapace » autour d'un corps-plaisir à bannir, ennemi à abattre, la question est quantitative. Un désinvestissement qui pour être protecteur n'en devient pas moins coûteux (repli, désobjectivisation).

Pourrait-on parler à ce moment de « communauté de répression » comme on évoque la « communauté de déni »? Le corps a un langage et c'est le seul qui ne saurait mentir mais encore faudrait-il y prêter l'oreille. Marie-Sol dira « Il me manque une peau à peau avec ma mère » Mais en se blâmant elle et pas la mère « Je me suis faite en téflon » (on peut se demander si intervient là un fantasme grandiose d'auto engendrement)

Des moments très douloureux pour Marie-Sol, mais très riches aussi, furent ceux où elle prenait conscience qu'avec son premier enfant elle avait été plus ou moins le même genre de mère que la sienne : précise, efficace, préoccupée par l'apparence (habillement, comportements polis, rendement scolaire etc) mais maladroite et gauche dans les échanges affectifs. On peut penser ici comment les transmissions transgénérationnelles pourraient se faire à travers le corps à corps mère-enfant. Marie-Sol réalisa cependant aussi que son deuxième enfant, bébé plus difficile, moins docile de tempérament, s'était arrangé pour réclamer à cor et à cris son dû d'attention et de calins. Leur dialogue avait alors été plus tonique, faisant d'elle une meilleure mère qu'avec son aîné.

Conclusion

Il est temps de conclure... J'aurais peut-être aimé le faire sur un... *Happy End* mais... une analyse est tout sauf un long fleuve tranquille. Dans ce travail à deux, il s'agit non pas de camoufler obstacles et conflits, d'aplanir les différences, d'éroder les arrêtes mais de remettre en mouvement une vie psychique entravée, de relancer une tension créatrice. Thérapeute et patient, à travers les méandres des séances, tentent d'ôter les embâcles, dégager le lit de la rivière des roches qui perturbent son cours et permettre à l'eau vive de la vie libidinale de s'élaner à nouveau dans la vie, conflictuelle par essence.

Le premier indice de la levée de la répression et de l'inhibition qui en résulte, serait-elle une manifestation d'angoisse devant le danger de l'irruption pulsionnelle? Danger oui, mais danger de vie! Annonce de printemps, peut-être mais ici au Québec nous savons bien que printemps ne rime pas toujours avec... beau temps.

Marie-Ange Pongis-Khandjian
945, chemin Ste-Foy
Ste-Foy
Qc G1S 2I3
m-a.pongis-khandjian@crsfa.ulaval.ca

Bibliographie générale

- Christophe Dejours, *Le corps entre biologie et psychanalyse*, Paris Payot 1986.
- Christophe Dejours, *Recherches psychanalytiques sur le corps. Répression et subversion en psychosomatique*, Paris Payot 1989.
- Christophe Dejours, *Le corps d'abord. Corps biologique, corps érotique et sens moral*, Paris, Payot 2001.
- André Green, La mère morte, 1980, in *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Éditions de Minuit.
- Christian Jeanclaude, *Freud et la question de l'angoisse*, 2^e édition, Editions De Boeck Université, Bruxelles 2002.
- Joyce Mc Dougall, *Théâtres du corps*, Paris Éditions Gallimard, 1989.
- René Roussillon, *Agonies, clivages et symbolisation*, Paris PUF, 1999.
- Danièle Quinodoz, *Le vertige entre angoisse et plaisir*, Paris PUF, 1994.
- Danièle Quinodoz, *Les mots qui touchent*, texte inédit, 2003.